





*Frances Hodgson Burnett*

*Demain, à l'aube*

Du même auteur  
chez Bookelis

Une si jolie sauvageonne (titre original : A fair barbarian)

Ce livre a été publié sur [www.bookelis.com](http://www.bookelis.com)

ISBN : 979-10-424-2330-8

Titre original : « The dawn of a tomorrow », publié en 1906.

© Florence Réallia, 2018, pour la traduction française.

Illustration de couverture : Bookelis. Maquette Florence Réallia.

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle, réservés pour tous pays. L'auteure est seule propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

## 1. Un client particulier

Un évènement suscite toujours au moins deux points de vue, et parfois six ou sept. Pour le brouillard londonien, deux façons de voir suffisent. Les jours où il envahit les rues, tel un épais coton jaunâtre, et prend à la gorge et aux poumons ceux qui le respirent, un réveil à l'aube semblera soit une épreuve terrible, soit un mystère emmitouflant, isolant et confortable.

Celui qui se réveille dans un corps sain, l'esprit clair et reposé par une nuit paisible, après une journée de la veille agréable, pourra paresser au lit tout en regardant la bonne préparer le feu. Quand elle aura fini et tout remis en ordre, il regardera les flammes monter du bois embrasé et crépitant, lécher le charbon pour l'enflammer à son tour et danser joyeusement en lançant des éclats de lumière dans les coins de la pièce. Toujours étendu, il se fera la réflexion qu'une lumière chaude et dansante et un lit moelleux sont décidément des choses délicieuses ; il pourra se tourner sur le dos, étirer voluptueusement bras et jambes et prendre quelques inspirations profondes ; il pourra même sourire à l'idée que le brouillard rende un matin de décembre aussi sombre que la pleine nuit.

Dans ces conditions, il trouvera au cotonneux brouillard jaunâtre un côté artistique et même ludique. Il s'y sentira pris d'une façon à la fois fantastique et confortable, il sera tenté d'y placer les lumières jaune orange de Rembrandt, les halos autour des lampadaires, les vitrines des magasins, l'éclat des torches au-dessus des étals, les ombres sur les visages des clients et des marchands.

Rafrâichi par le repos et le confort, bien au chaud dans une douce lumière et pourvu d'un bon moral, il commencera avec

plaisir sa journée et affrontera une sortie dans le brouillard en se réjouissant de sa touche de mystère. C'est une façon de voir les choses, mais une seulement.

Le deuxième point de vue présente d'énormes différences.

Un homme, inscrit sous le nom d'Antony Dart, s'éveilla dans une chambre du deuxième étage d'une petite pension d'un quartier pauvre de Londres. À mesure de son réveil lent et laborieux, il fut confronté à ce second point de vue.

Il n'avait pas dormi deux heures de suite cette nuit-là et, dans son sommeil, il avait été tourmenté par des cauchemars. Il s'était ensuite torturé les méninges en vains efforts pour essayer de les comprendre. Mais surtout, il fut désolé de se trouver encore en vie. Si ses rêves avaient pu s'évaporer et que tout ait disparu avec la nuit, il aurait remercié les dieux, quels qu'ils soient ! Ah, si seulement il avait pu ne pas se réveiller – ne pas se réveiller ! Hélas, il était réveillé.

L'horloge sonna neuf coups, lui indiquant l'heure. La pauvre bonne à tout faire de la maison l'avait réveillé en venant allumer le feu. Elle avait posé sa bougie devant la cheminée et fait le moins de bruit possible, mais il avait été dérangé et, bien qu'il ait fait un effort désespéré pour replonger dans le sommeil, cela n'avait servi à rien.

Il était réveillé et tout avait recommencé. Sans aucune sensation de confort, il ouvrit les yeux et roula sur le dos, écartant les bras en croix, accablé de fatigue et d'angoisse. Depuis des mois, il se réveillait tous les matins après une nuit semblable et gisait ainsi comme crucifié.

Tout en regardant les petites flammes qui démarraient difficilement sur le bois et le charbon humides, il ne pensa qu'à son état et eut l'impression que cela durait depuis une éternité.

Il ne se rendait pas compte que son cerveau surmené et malade occultait tous les moments de vie normale qu'il avait vécus auparavant, qu'il ressassait des choses fantastiques qui n'étaient qu'en partie vraies. Il ne voyait qu'un centième de la

réalité, mais leur laissait prendre de telles proportions qu'il ne pouvait rien voir d'autre. Dans ces conditions, le cerveau humain devient une machine infernale ; son délire ne peut être stoppé que si l'être qui vit avec lui a appris à séparer sa partie contrôlable de sa partie apparemment incontrôlable, et peut faire taire cette partie délirante qui l'emmène vers la folie.

Antony Dart n'avait pas appris cela et le délire battait son plein. Les médecins auraient donné un nom à son état physique et mental. Il l'avait souvent entendu, à propos d'hommes dont le parcours de vie avait ressemblé au sien. Ce mot le laissait comme il les avait laissés aussi, dégoûté, sans joie, maladroit.

Certains d'entre eux avaient été brisés ; ils étaient morts ou vivotaient, malades et tourmentés, chez eux ou dans des maisons pour fous. Il frissonnait toujours en entendant leurs noms et se cabrait de peur en entendant parler d'eux.

Comme lui, ils avaient beaucoup travaillé et, comme lui, ils avaient été contaminés par la frénésie de posséder toujours plus. Ils s'étaient laissés emporter dans le tourbillon du grand maelstrom où ils avaient tourné et tourné encore, saisissant au passage chaque objet de leur convoitise. Ils avaient enfin échoué sur le rivage, les mains pleines, les rochers autour d'eux couverts de biens précieux, eux-mêmes prostrés et regardant leur butin d'un œil morne, désespéré, angoissé.

Il savait ce qu'on dirait de lui, si le pire arrivait, il l'avait entendu dire au sujet des autres : « Il a trop travaillé, il a trop travaillé. » Il était malade d'entendre ces mots.

Qu'est-ce qui clochait dans le monde ? Qu'est-ce qui clochait chez l'homme – chez l'Homme, pour que le travail puisse ainsi le briser ? Si l'on croyait en Dieu, les êtres vivants qu'Il avait créés de Son Souffle devaient être parfaits – et non des êtres fatigués, malades, torturés par la Vie qu'Il avait créée. Même un simple mortel ne se contenterait pas de créer quelque chose d'aussi faillible et inachevé. Si un ingénieur humain construisait une machine tout le temps en panne, incapable de